

Remis de la maladie qui le frappa en Phéacie, Tibulle a renoncé à rejoindre les armées de Messalla en route vers l'Orient. Rentré en Italie, il a revu Délie et n'aspire plus qu'à une vie oisive à ses côtés, dans un cadre bucolique.

Que des trésors un autre entasse pour soi-même, d'or jaunâtre, et qu'il tienne d'un Sol entretenu les multiples arpents, lui qu'une opiniâtre peine atterre aux parages De l'ennemi et dont le son guerrier des cornus chasse le sommeil ! Moi, que ma Pauvreté me mette sur la route d'une douce vie tant que brille d'un feu qui ne peut Pas fléchir mon âtre ! Que moi-même je plante dans le temps adéquat les ceps De vigne délicats, comme un vrai paysan, et, d'une main adroite, greffe les Arbres du verger ! Et que l'Espérance ne me dépite pas, mais toujours mes récoltes Accumule et remplisse mes fûts de moûts charnus ! Car je vénère avec respect aussi Bien les souches stériles dans les champs que les vieilles pierres des carrefours avec Leurs guirlandes de fleurs ; et quels que soient les fruits que le printemps m'accorde, J'en déduis une part pour la poser aux pieds de la divinité des champêtres travaux. Cérès blonde, pour toi qu'une couronne tressée d'épis de notre ferme pendille Aux portes de ton temple ; et que dans mon jardin généreux en agrumes un vigile Rouge soit placé : Priape épouvantant les espèces aviaires de sa fâcheuse faux... Et vous tout aussi bien – désormais protecteurs d'une indigente terre il fut un temps Fertile –, recevez vos présents : ô, les Lares ! Naguère une génisse égorgée purifiait Des taurillons sans nombre, quand l'agnelle à présent est la victime sobre d'un pays Chiche ; que périsse pour vous une agnelle ! Et qu'autour d'elle la rustique jeunesse S'exclame : « Io ! Accordez-nous des moissons ! Accordez-nous des bons vins ! »

Ah ! Puissè-je à l'instant vivre de peu content sans toujours être voué à de ces Expéditions et – oui – échapper à la montée de la saison caniculaire à l'ombre d'un Arbre et deux pas d'une eau courante ! Je n'aurais pas honte de tenir quelquefois un Hoyau ni d'exciter de ma pique les bœufs lourdauds ; la chevrette ou la jeune brebis Oubliées par leur mère, en quoi me dérangerait-il de les ramener à la maison Dans le pli de ma toge ? Et vous, les voleurs et les loups, exceptez mon petit bétail : C'est dans un grand troupeau qu'il faut votre butin chercher. Ici, j'ai tous les ans Coutume pour ma part de faire une lustration pour mon pâtre et de lait asperger La paisible Palès. Ô dieux, prenez part et ne repoussez pas les offrandes ni d'une Table maigre ni de sommaires pots d'argile : dans l'argile, nos ancêtres d'abord Firent à leur usage les coupes grossières qu'ils fabriquaient dans une glaise molle. Je N'envie pas les richesses de mes pères ni le produit des récoltes que rapportait jadis

La moisson remisee par mon aïeul : un lopin m'est assez, si je puis me coucher
Dans un lit familial et, sur les coussins dont j'ai l'habitude, soulager mes membres.
Combien l'on se réjouit d'écouter les vents bourrus, étendu sur sa couche, en serrant
Tendrement la maîtresse du lieu sur sa poitrine ; ou bien, lorsque les bourrasques
De l'Auster auront glacé nos eaux, de sombrer dans un endormissement impavide
Devant un agréable feu ! Que cela pour moi se produise : est à bon droit nanti
Celui qui peut remporter la victoire sur la fureur de la mer, les lugubres orages.

Ah ! combien me serait préférable que tout l'or du monde s'évanouisse et les
Gemmes, devant qu'à cause de mon départ se déplore ma jeune amie ! À toi sied-il
De propager la guerre sur terre et mer – Messalla – pour qu'exhibe ton logis
Les trophées arrachés aux ennemis ; pour moi, ce sont les chaînes de ma bien-aimée
Qui me gardent captif en esclave gardien de sa porte inflexible. Je ne me soucie pas
De ma gloire militaire, ma Délie : pourvu que près de toi je vive, l'on peut bien (je
Vous en prie) m'appeler insouciant et oisif ; je te regarderai quand mon heure viendra
Et te tiendrai, mourant, par ma main défaillante. Alors tu pleureras ; et, dans le lit
Funèbre sur lequel tu me déposeras, Délie m'embrassera de sa tristesse humide.
Alors tu pleureras ; ton sein n'est pas cerclé d'un insensible fer ni n'enferme ton cœur
Délicieux un caillou. De telles funérailles, pas un rosier, pas une jeune vierge
Ne pourront s'en retourner chez eux les yeux secs ; toi, n'outrage pas mes Mânes,
Mais épargne tes cheveux détachés ! Tes tendres joues, Délie ! épargne-les... Dans
L'interval, tant que l'autorisent les destins, aimons-nous l'un et l'autre. La Mort
Se hâte, la tête casquée de ténèbres. Déjà s'insinue l'âge qui engourdit : point nous
Aimer ne conviendra quand nos crânes auront blanchi ; nous cajoler non plus.

Il faut dès aujourd'hui que nous nous rendions maîtres de la leste Vénus, cependant
Qu'il n'y a pas de honte à enfoncer ta porte, mais que l'on prend plaisir à s'offrir aux
Disputes : j'y suis bon guide et bon soldat. Vous, enseignes et trompettes, portez
Loin d'ici les blessures pour des mâles impatientes ; et la puissance aussi. Moi, certain
De mes provisions pour le mieux ajustées, des riches je me rirai et me rirai de la faim.